LES INTRIGUES

DU CABINET

DE LA DUCHESSE DE POLIGNAC,

PIÈCE CURIEUSE,

Calquée ſur la narration d'un valet-de-chambre de cette Ducheſſe, qui a tout écrit, après avoir tout entendu.

On trouve à la ſuite la correſpondance du ſieur Mounier avec quelques Ariſtocrates, & ſa réponſe, communiquées par une Religieuſe de Montfleury, près Grenoble.

1790.

LES INTERLOCUTEURS.

La ducheſſe Faveur.	Polignac.
Le maréchal Rodomontade.	Broglie.
Le gouverneur Félonie.	Launay.
Le comte Pétulance.	Le comte d'Ar.....
La comteſſe Luxure.	Diane de Polignac.
Le baron Tyrannie.	Breteuil.
Le prince Gloriole.	Bourbon.
La ducheſſe Simagrée.	Guiche.
Le prince Furie.	Lambeſc.
M. Atrocité.	Foulon.
Le ſieur Fourberie.	Fleſſelle.
Le marquis Fier-à-Bras.	Polignac.
L'abbé Arrogance.	Vermont.
Le ſieur Aſtuce.	Vidaud.
Le ſieur Parjure.	Barentin.

LES INTRIGUES

DU

CABINET

DE LA DUCHESSE DE POLIGNAC,

Avec la correſpondance des Fugitifs.

PIÈCE CURIEUSE,

Calquée ſur la narration d'un valet-de-chambre de cette ducheſſe, qui a tout écrit, après avoir tout entendu.

LE PRINCE GLORIOLE. Eh bien ! que vous diſois-je, M. le baron, qu'on nous aſſimileroit au plus vil artiſan, qu'on nous confondroit avec nos valets ; & cela ſe réaliſe. La marquiſe D.... a déja fait conſtruire une eſpèce d'eſtaminée pour y manger avec ſes laquais. Tout le monde y ſera pêle-mêle. Elle prétend que dès que le nouveau régime le veut, il faut s'y ſoumettre.

Le baron Tyrannie. Elle eſt bien docile ; pour

moi, je ſuis d'avis qu'on faſſe une ligue offenſive, & que Paris, cet antre effroyable où ſe fabriquent depuis ſix mois les brochures les plus incendiaires, où ſe forment les projets infernaux deſtinés à notre ruine, devienne le théâtre d'une guerre civile.

Le marquis Fier-à-bras. L'idée eſt excellente; mais comment s'y prendre? Les ſoldats ne veulent point agir contre les citoyens.

Le baron Tyrannie. C'eſt le plus petit obſtacle; on fera venir des Allemands, des Suiſſes, des Danois, des Tartares, s'il le faut; & moyennant une formidable artillerie, l'on rendra la capitale plus petite qu'une fourmi. Il ne s'agit que de placer un camp aux environs de Paris, & les badauts auront la fièvre chaude.

(On convint de l'heure & du lieu où l'on s'aſſembleroit pour ébaucher un ſi grand ouvrage, pour le porter à ſa perfection, & l'on déſigna les chefs & les agens de cette ſuperbe entrepriſe.)

Dès le ſoir même, entre minuit & une heure, moment des belles avantures, la comteſſe Luxure renvoya ſes amours, la ducheſſe Simagrée ſes vapeurs, & l'on tint un comité ſecret, où il fut ſtatué qu'on ſe rendroit le lendemain, à deux

heures du matin, chez la ducheſſe Faveur, & que dans un lieu retiré ſe rendroient les conſpirateurs déterminés à tout faire pour rompre l'aſſemblée nationale, pour dépoſer le bilan de l'état, pour perpétuer la tyrannie commencée depuis la mort d'Henri IV, & pour prendre le courage & les forces néceſſaires; vraiment il en falloit.

Les conjurés vinrent à la minute, l'un par un eſcalier dérobé, l'autre traveſti de manière à n'être pas connu; & dès qu'ils furent réunis, & qu'on eut dit chut... fenêtres & portes bien fermées, le maréchal Rodomontade parut le premier, comme étant chef de la future expédition.

La chambre ſe trouva tellement remplie, que ni le patriotiſme, ni la probité, ni l'honneut ne purent y pénétrer..

La ducheſſe Faveur (en petite robe de ſoubrette, ſelon l'uſage actuel des femmes de la cour) dit à demi-voix au maréchal : monſieur eſt un dévot, & peut-être....

Ah! madame, répliqua le marquis *Fier-à-bras*, quand on fait perdre la bataille de Minden pour culbuter le Contade, on n'eſt pas délicat ſur les moyens.

Le maréchal Rodomontade. Monſieur veut dire

que je crus devoir me faire juſtice d'un homme qui m'outrageoit, non par vengeance, car j'en ſuis incapable, mais par un ſentiment d'honneur.

La duchesse Faveur. Cela me raſſure, & me réconcilieroit preſqu'avec la dévotion.

Le maréchal Rodomontade. Quoi qu'il en ſoit, madame la ducheſſe, je jure ſur la foi de prince du ſaint-empire, comme ſur un titre ſacré, qu'au premier ſignal les pariſiens ſeront anéantis.

Ils ne connoiſſent, dit *le prince Gloriole*, que les poudres d'odeur; & dès qu'ils ſentiront la nôtre, ils auront à coup ſûr de jolis maux de cœur.

Je veux, dit *Félonie*, gouverneur de la Baſtille, qu'ils viennent tous ſe proſterner aux pieds de notre général, & demander grace. Quel beau jour pour lui! Quel beau moment pour moi! Mon premier coup de canon ne ſera qu'à poudre; encore faut-il être honnête; mais gare pour le ſecond; il ébranlera la ville.

La comtesse Luxure. Vous êtes donc bien ſûr de la Baſtille.

Félonie. Cent mille fois plus que vous ne l'êtes de vous-même.

La comtesse Luxure. Vous ne couchez pas gros jeu.

Félonie. On ſera étonné de ma réſiſtance ; je ne crains pas dix mille hommes armés, quand je ſuis dans mon fort ; & puis qu'eſt-ce que votre peuple de Paris ?

M. Fourberie. Ah ! moins que rien, de francs badauts que je jouerai ſous la jambe, en les envoyant çà & là. J'excelle dans l'art de prendre deux viſages, & il faut avouer que la correſpondance ne m'a pas mal peint ſur cet article.

L'on gagne toujours contre les pariſiens, dit *M. Atrocité*, (car il étoit du conventicule) auſſi me ſuis-je vanté pluſieurs fois que je leur ferois manger du foin, s'il m'en prenoit la fantaiſie. J'aurai quelque jour ce caprice. Nous vivons dans un temps où chacun a le ſien.

Il n'y a dans Paris que quelques agréables qui ont de l'eſprit, & qui le dépenſent en ſuperficies, en phraſes cadencées, en quolibets. Ils m'ont donné, depuis trente ans, une épitete qui m'amuſe, ils me nomment frippon.

La comtesse Luxure. Autant & même mieux vaut-il l'être que de n'être rien. . . . Vous viendriez donc à bout de la capitale ſi elle oſoit regimber.

Le sieur Atrocité. Eh, pourquoi pas ? belle chanoineſſe, l'on triomphe de tout avec de l'aſ-

tuce & de la dureté, cela m'a toujours réussi.

La comtesse Luxure. C'est-à-dire, que si l'on vous appelle au ministère, vous ferez merveille ?

Le sieur Atrocité. N'en doutez pas, un seul quart-d'heure du ministère me suffiroit pour mettre tous les insolens à la raison. Comme je travaillerois ce tiers-état.... Je m'avisai jadis d'en être, mais je m'en tirai vîte comme d'un bourbier; mauvais ton.... mauvaise compagnie. D'un seul regard nous tiendrons en respect les murmurateurs. Il n'y aura que M. le comte Pétulance que nous craindrons.... il s'effarouche un peu trop facilement.

Le comte Pétulance. Eh! vous voulez parler de mon embarras à la cour des aides ? cela vint de ce que je n'avois pas déjeûné; quand j'ai bu mes deux bouteilles de vin du Cap, rouge & blanc, je mettrois en déroute tous les députés.

Le maréchal Rodomontade. Mon plan d'attaque est superbe. Je me figurois, l'autre nuit, l'endroit par où nous déboucherons, & je me repaissois du plaisir de voir nos bons parisiens se précipiter les uns sur les autres, & chercher toutes les issues pour s'échapper.

La princesse Furie. Pour moi, je me réserve les honneurs du coup de sabre, tandis que M. le maréchal

maréchal aura ceux du génie, & M. le gouverneur ceux de l'activité.

Le sieur Parjure. Et moi, ceux de la plume. Il est inconcevable combien la circonstance m'a fourni d'édits : j'en ai pour arrêter les délibérations de l'assemblée, j'en ai pour la congédier; mais je me les cache à moi-même dans la crainte d'être trahi.

La comtesse Luxure. Le prince Furie veut nous persuader qu'un courage bouillant répond à son nom.

Le prince Furie. Point de paroles perdues; nous ne sommes point à l'académie françoise.

Personne n'ignore que dans la ville de Caen, ainsi que mon frere dans celle de Cambrai, je mis en pieces un drole qui osoit me toiser. On n'est fâché que de souiller ses armes dans le sang du tiers état. Sachez, madame, que lorsqu'on est de ma maison, l'on peut tout oser.

La duchesse Faveur. C'est à merveille; mais je crains toujours qu'on ne soit trop confiant; car enfin, il seroit affreux d'échouer.

Le prince Furie. Echouer, madame? Ce terme n'est pas fait pour des guerriers de notre espece. Eh d'ailleurs, des troupes étrangeres, des canons formidables, & une bravoure qui égorgera, qui éventrera, s'il le faut.

La duchesse Simagrée. Mais, qui vous a dit que vos troupes ne reculeront pas?

Le prince Furie. Oh ! belle ducheſſe, vous ne ſavez pas toutes les ruſes de la guerre [il s'approche, & lui dit à l'oreille]: On leur a promis du pillage, mais pour ſix heures ſeulement. Toujours de l'humanité dans tout ce qu'on fait.

La duchesse Faveur. Ah! meſſieurs, je ne ſuis point de cet avis.

Le marquis Fier-à-bras. (*à voix basse*) Ne va-t-elle pas faire la bégueule, elle qui, depuis qu'elle eſt en place, pille le royaume ſans réſerve & ſans pudeur?

La comtesse Luxure. Mais on ſe révoltera; mais on fera carnage.

Le baron Tyrannie. Les pauvres gens! Ne faut-il pas les plaindre, ainſi que leur chef, qu'on peut appeller un vrai maraudeur, & qui, dans le fond, n'eſt que cela?

Le maréchal Rodomontade. Mais je les défie de grouiller. Rien de plus facile à vaincre que des êtres frivoles, voluptueux, qui n'ont d'exiſtence que par un *Nicolet*, que par un *Audinot*..... D'ailleurs, mon nom doit ſe compter pour quelque choſe.

La duchesse Faveur. Vous me raſſurez.... Mais ces états généraux, que nous avons, pour ainſi dire, ſous nos fenêtres, vont jetter des cris de Méluſine.... Il y a là des troupeaux de curés & d'avocats, pires que ceux qui portent des cornes.... Quel tumulte quand ces gens-là babillent !

Le baron Tyrannie. Et comme diſoit madame de Sévigné des Bretons : Quel prochain, quand ce monde-là a dîné !

Oui, dit *le comte Pétulance*, tout cela ſeroit bon pour compoſer une ménagerie.

Le marquis Fier-à-bras. On enlevera les plus turbulens, & l'aſſemblée ſe paralyſera ſur le champ. Nous y avons, outre cela, pluſieurs gens à nous, ſur-tout notre abbé, dont nous ferons un goujeat d'armée, & notre merveilleux membre du parlement, qui prétend que le ſerpent, dans le paradis terreſtre, repréſentoit le tiers-état.

Le gouverneur Félonie. Quant aux mutins, nous les logerons ; leurs lits ſont déjà tous préparés.

La comtesse Luxure. Il n'aura pas fallu beaucoup de temps pour remuer la plume.

Le Gouverneur. Ah ! méchante, vous aurez lu les Linguet & les Caglioſtro.

La duchesse Faveur. Quelque choſe qu'on diſe,

ce Palais-Royal m'inquiettera toujours ; on y profere des horreurs : c'eſt la fournaiſe où ſe forgent toutes les machinations.

Le Maréchal. Après une vigoureuſe attaque nous verrons ce qu'il dira...... dût-on le faire ſauter.

Le prince Furie. Je ne veux que l'aſpect de mon régiment, pour mettre en déroute & les nouvelliſtes & les preneurs de café. Je vois les uns laiſſer tomber leurs taſſes de frayeur, les autres fuir à perte d'haleine...... Un tas de bavards & d'écrivaſſiers..... Sont-ce donc là des gens redoutables ? Cela ne vaut pas le coup ; c'eſt les mettre en poudre que de les regarder.

La duchesse Faveur. Je ne connois point d'eſpèce plus dangereuſe que nos barbouilleurs de papier : on diroit qu'ils ſont venus fouiller dans mon cabinet, & juſque dans mon alcove.

Vous n'ignorez pas que ma prétendue confeſſion court les rues, & qu'on m'y ſuppoſe le plus mauvais goût & le plus grand appétit. On ne me donne, pour le ſatisfaire, que trois laquais le matin, & ſix grenadiers l'après-dînée.

Ce qui me conſole, c'eſt qu'une plus grande dame que moi n'eſt pas mieux traitée.

Le sieur Astuce. Il n'y a qu'un verrou de la

Baſtille qui puiſſe faire taire tous ces ſatyriques ; ſans ce lien de paix, la place de miniſtre ne ſeroit pas tenable.

. . . . J'ai toujours préſumé qu'on excitoit le tiers-état : c'eſt une matiere combuſtible qu'on approche du feu.

Le prince Gloriole. Eh ! quand Dieu créa les hommes, pourquoi fit-il du peuple ? . . . Je n'aurois pas la douleur d'être ſervi par des roturiers.

Le prince Furie. Cette eſpece naquit de nos rognures.

La duchesse Simagrée. Fi donc, prince, fi donc. Je me détruirois ſur le champ, s'il y avoit la plus petite partie de moi-même dans la compoſition de ces individus.

Le baron Tyrannie. Comment, madame, jamais chez vous de ſang mélangé ?

La duchesse Simagrée. Vous êtes un badin.

Le comte Merveille.... Mais vous ne parlez point, dans vos projets, de l'agrément du ſouverain. Il eſt impoſſible d'agir ſans qu'il en ſoit informé.

Le ſieur Fourberie. Eh ! d'où venez-vous ? On a tout prévu ; le monarque eſt inſtruit du camp ſous les murs de Paris, ainſi que du chef qui doit le commander. On lui a ſimplement dit qu'il falloit aſſurer la tranquillité de la capitale, contre

une foule de brigands, & cela suffit. Il y a deja un placard affiché dans Paris, au nom du roi, pour le rassurer sur le camp & sur les troupes; il est signé Breteuil.

Le *sieur Astuce*. Fort bien ; mais quand il verra qu'on va plus loin?

La *duchesse Simagrée*. Eh bien, on lui dira qu'une révolte effrayante a forcé les troupes & leur chef à déployer toute la vigueur possible pour ramener l'ordre & la paix; & il le croira, sur-tout quand la grande dame l'en aura persuadé : elle est trop belle pour qu'on ne la croie pas.

Pour moi, dit l'*abbé Arrogance*, qui entra tout-à-coup, & qu'on n'attendoit pas, d'autant plus qu'il ne sympatisa jamais avec la duchesse *Faveur*, je ne vois qu'un homme qui nous embarrasse; ce diable de républicain qui, avec le systême ridicule de rendre tout un royaume heureux (comme si la canaille étoit faite pour goûter le bonheur), va sacrifier la noblesse & e clergé, c'est-à-dire, ce qui forme les honnêtes gens, le reste n'étant que de l'écume & du limon.

La duchesse Simagrée. Ma foi, il parle comme un ange.

L'*abbé Arrogance*. On perd le peuple en vou-

lant l'épargner. Je détefte Conftantinople, à raifon de la pefte, de la circoncifion & des empalemens; mais je l'aurois adoré pour la maniere de tenir le peuple dans la fervitude.

La comteſſe Luxure. Ah ! de grace, point de differtations; nous fommes preffés.

L'abbé Arrogance. Pour réuffir, je vous offre mes fervices. Je culbute affez volontiers les gens quand cela me plaît; je me charge, moi feul, de faire renverfer le perfonnage qui nous offufque.

La comteſſe Luxure. Mais quand....

L'*abbé*.... Dès demain.

La *ducheſſe Faveur.* Bon, il y a un fiecle jufques-là.

L'*abbé*. Eh bien donc, dès aujourd'hui. Mais, êtes-vous contens ?

La *ducheſſe Simagrée.* Peu s'en faut que je n'aille l'embraffer, malgré fon ton ruftique & fon air bouvier.

L'*abbé Arrogance.* Riez tant qu'il vous plaira, ma figure, toute groffière qu'elle eft, en impofe à vos rubans ou cordons bleus, comme il vous plaira de les nommer. Votre gros archevêque de Lyon m'embraffe toujours comme un pauvre, croyant cette accolade néceffaire pour conferver fa place. Il ne fe trompe pas.

La comtesse Luxure. Le pauvre homme ! il nous sert de jouet, & il n'est bon que pour ce rôle.

Le marquis Fier-à-bras. D'après notre opération, le parlement redeviendra ce qu'il étoit. Ses remontrances m'amusent, sur-tout quand l'ami d'Eprémesnil y met sa loquence.

La duchesse Faveur. Et les provinces, demeureront-elles les bras croisés ?

Le Maréchal. Sexe timide ! la capitale réduite à demander grace, imprimera par-tout la terreur.

Le prince Furie. Mais il faudra quelque escarmouche avant de commencer, & je m'en charge. J'aime la petite guerre, & je suis homme, belle duchesse, à vous présenter un bouquet d'oreilles parisiennes, en guise d'un bouquet d'oreilles d'ours.

La duchesse Simagrée. Cela vengeroit du moins ma mere des insultes que Paris lui fait journellement.

Le Maréchal. Le camp fait déjà le plus grand effet. On peut dire que toutes les vertus militaires s'y trouveront à raison des officiers qui commandent, & de l'ordre que j'y ai mis... Il y a sur-tout ce régiment de Vintimille qui fera merveille. Le parisien ne regarde cet appareil qu'en frémissant.

On

On ne ſe ſéparera point que le républicain ne fut renvoyé, & qu'on n'eut fait nommer des miniſtres triés ſur le volet. Les cours n'ont beſoin, dirent les conjurés, ni d'hommes auſtères, ni d'être meſquins; cela n'eſt bon que pour les petits ménages.

On s'embraſſa, l'on ſe ſépara, l'on ſe jura fidélité. Alors, chacun alla prendre ſon poſte, les uns pour agir, les autres pour obſerver; tandis que les perſonnages qui avoient le mot du guet étoient dans l'attente du plus grand évenement.

Le Maréchal avoit fait intervenir un digne prélat dont on ſurprit la religion, & qui ne parut chez le ſouverain pour faire des doléances, que parce qu'on l'avoit trompé. Les hommes vertueux ne ſont pas défians.

Le dimanche 12 juillet, commencerent les vêpres pariſienues à la place Louis XV : ce fut réellement à l'heure même qu'on les chante, que le prince Furie, qui faiſoit les fonctions de célébrant, vint juſques dans les Tuileries décharger ſon ſabre & ſa férocité ſur la tête d'un brave bourgeois qui ne lui diſoit mot.

Si dès le lendemain le parlement l'eut décrété de priſe de corps, quel grand coup, il ſe reconcilioit en quelque ſorte avec le peuple,

& ce coup de politique eut fait merveille ; mais comme la marmotte, il dormoit depuis six moix.

Le treize fut tout entier en proie à la rage des brigands; ils en employèrent toutes les minutes à saccager, sans être arrêtés par personne ; & néanmoins on peut les comparer aux oyes du Capitole, lors de l'invasion des Gaulois qui réveillerent la ville, & furent cause de son salut.

Effectivement dès le soir même on sonna le tocsin, on s'assembla, & dès le lendemain, jour où la conspiration devoit éclater, la bourgeoisie, d'un coup de sifflet, parut sous les armes, après les avoir enlevées aux invalides, à la barbe de ce superbe camp qui fit semblant de l'ignorer, de ce valeureux camp qui devoit faire des prodiges, & qui, malgré toutes ses fanfaronades, eût été désarmé. L'on attendoit les dix mille hommes qui devoient arriver de Saint-Denis; va t'en voir s'ils viennent; c'étoit comme dans l'histoire de la Barbe-Bleue, ma *sœur Anne*, que vois-tu, *la terre qui poudroie, le soleil qui verdoie*; rien ne paroissoit : le guerrier alerte ne connoît point le temps, il le devance au besoin, & telle fut la conduite des braves parisiens.

Ils aviserent que le moment étoit venu de

s'emparer de la Baſtille, & ils s'en emparerent; d'abattre les têtes des ennemis de la nation, & ils les abattirent; de les promener ſur des piques à la maniere de l'ancienne Rome, & ils les promenerent; têtes qu'on peut dire parlantes, parce qu'elles firent tant de bruit, qu'on ſe tût à Verſailles, qu'on ſe tût à Saint-Denis, qu'on ſe tût à Montmartre, qu'on ſe tût dans le camp, qu'on ſe tût enfin par-tout.

Une lanterne redoutable où l'on accrochera les têtes, devint le tombeau du deſpotiſme, & le berceau de la liberté; & chaque coupable qu'on y ſuſpendit, put s'écrier:

O lanterne ennemie!
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infâmie!

Les conjurés inſtruits ſur-le-champ de leur honteux déſaſtre ſe raſſemblent à la hâte, fuient tous en déſordre, laiſſant leur courage à qui vouloit s'en emparer; mais il n'y eut pas preſſe, & comme dit un plaiſant, s'ils ne l'ont pas mis au Mont-de-Piété, il faut qu'il ſoit dans leurs jambes: ils n'étoit plus en France, qu'on les croyoit encore aux environs de Paris; & ſi jamais on dit une belle fuite, comme on dit

une belle retraite, on pourra dire qu'ils en ont faite une vraiment éclatante.

Je devinerois à les voir, comme dit un payſan madré qui ſe trouva ſur leur paſſage, que ce ſont des chaſſeurs qui auront appris de leurs chiens à battre ſi bien la campagne; mais ce qui rend l'aventure encore plus plaiſante, ce fut leur traveſtiſſement, & la ſcène qui amuſa toute la ville de Roye. Un d'entr'eux, déguiſé en récollet, & monté ſur une jument en chaleur, fut ſi vigoureuſement pourſuivi par un mulet, que l'animal au milieu de la place publique faillit la cavale, tenant en arrêt le prétendu moine qui jettoit les hauts cris; tandis que le peuple armé de bâtons, travailloit à ſéparer une ſi belle union.

La garde pariſienne à peine conſtituée ſe préſenta par-tout défiant l'ennemi de paroitre, & ſe préſenta ſi bien qu'un anglois ne pût s'empêcher de dire qu'il n'y avoit pas d'exemple qu'on ſe fut ſi vîte armé, & mis ſur la défenſe auſſi promptement.

La peur qui avoit reuni les trois ordres, mit en fuite un nombre de ſeigneurs, de ſorte que la peur opéra des prodiges, & nous perſuada que les anciens eurent raiſon d'en faire une déeſſe; ſans la peur, ceux qui devoient bom-

barder Paris, n'auroient pas lâché prise; sans la peur les cocardiers ne seroient pas en si grand nombre; de sorte que la cocarde chez la plupart d'entr'eux, est effectivement un chapelet entre les mains d'un juif.

O délicieuse peur! par toi la duchesse *Faveur* n'existe plus qu'à l'aide de quelques eaux vivifiantes; par toi le maréchal *Rodomontade* vit en Cénobite; par toi le prince *Furie* Turlututu Rengaine; par toi, Mounier se cache au sein des Alpes; par toi, Lally-Tolendal s'est engouffré dans quelqu'antre sauvage; par toi, la Bastille est en poudre; par toi la France est libre, & chacun s'écrie?

O bienheureuse peur, on te doit des couronnes.

La ville de Paris, comme cette fameuse coquette qui faisoit trois fois par jour sa toilette dans l'attente de quelqu'insolent, se trouve prête la nuit comme le jour à recevoir tous ceux qui se présenteroient; oui cette bonne ville aussi guerriere qu'élégante, après s'être annoncée par un goût raffiné pour les modes, par un esprit de galanterie, par mille charmes séducteurs, se distingue aujourd'hui d'une maniere bien plus admirable, en n'ayant d'autre fard que la sueur,

d'autre poudre, que la poudre a canon, d'autre cabinet de toilette, qu'un arſénal.

C'eſt ainſi que militairement conſtituée par le ſeul effort de ſon génie, ſans d'autre chef que l'eſprit politique, elle a reçu ſon Roi comme *le Reſtaurateur de la liberté Françaiſe.*

La ville de Paris nous a délivrés des traîtres ; l'aſſemblée nationale nous délivrera des tyrans, pourvu que les motions s'accordent, pourvu qu'on n'embraſſe point trop d'ojets à la fois, pourvu qu'on faſſe circuler les finances, & qu'on finiſſe promptement.

Qu'il y ait une répartition exacte d'impôts, une liberté individuelle bien affermie, une reſponſabilité de miniſtres parfaitement décrétée ; & d'après cela, par-tout des *Te Deum*, par-tout des illuminations, par-tout vive la nation, par-tout vive le Roi, par-tout vive l'intrépide la Fayette, par-tout vive le généreux Bailli, par-tout vivent les diſtricts, par-tout vive la garde nationale, par-tout vive la commune de Paris.

Braves citoyens, raſſemblés les pierres éparſes de la Baſtille, & de ces débris du deſpotiſme, érigés des autels aux premiers auteurs de votre liberté.

CORRESPONDANCE

De quelques aristocrates avec le sieur MOUNIER, *& sa réponse communiquée par une dame du couvent de Montfleury, près Grenoble.*

LETTRE *de* M. D'EPRÉMESNIL *à* M. MOUNIER.

AU récit de vos non-succès, mon ame bouillonne, & l'effervescence de ma douleur brise ma plume & mes pensées. Comment tant de belles promesses ont échoué, & vos imbéciles du Dauphiné, malgré tout leur génie, sont devenus sans ame & sans sentiment, au moment qu'ils devoient tous être de bitume & de feu.

Tout cela m'engage à réaliser mes projets, & à prendre au plutôt la route qui conduit au Scioto. Là, sur les bords de cette étonnante rivière, qui, par sa longueur & par son long cours, semble être la reine des fleuves, je fixerai mon domicile, & je me trouverai mille fois moins enterré que sous la tyrannique liberté de l'assemblée nationale.

Je ſens qu'il faut un tronc à la raiſonnable impétuoſité de mon génie, & comme on dit, que j'aime les couronnes, on ne ſera point ſurpris de m'en voir prendre une.

Vous ſerez mon premier miniſtre, ſi vous voulez m'y joindre. Notre religion ſera celle de l'abbé Maury qui vient avec moi ; vous ſavez combien il eſt dévôt ; & quand nous tiendrons des états-généraux, nous y prendrons un buffle du pays, pour y repréſenter le comte de Mirabeau.

Il faudra nous conſoler de n'avoir ni le néronet, (Barnave) ni ce ridicule *Périgord*, évêque d'Autun. Nous les ſuppléerons par des ſuperbes ſonnettes qui abondent dans l'iſle où nous paſſons. Défiez-vous de nos démocrates, ces gens qui coupent des têtes comme des artichaux ; malheureux qui rompent des filets, pour nous donner des cables. Adieu.

LETTRE

Lettre de M. Lally-Tolendal à M. Mounier.

Le diable vous emporte, s'il eſt capable de vous enlever comme un balon. Nous nous fondions ſur vos paroles, ſur vos forces, & ſur ce que votre Dauphiné devoit opérer; & dans le temps qu'on eſpere de ſa part une contre-révolution, il ſe proſterne baſſement devant l'aſſemblée nationale. Il faut convenir que c'eſt une jolie divinité pour être encenſée, ſur-tout quand elle file des paroles à travers l'entonoir d'un Mirabeau; il ſemble qu'on ſoit alors dans une forge, & que c'eſt la gueuſe qui coule.

Nos frères errans me marquent, & ſur-tout le ſeigneur de Chantilly, qu'il n'a fui que dans la perſuaſion que le Dauphiné ſeroit le bouclier des ariſtocrates, & que les Alpes, qui l'avoiſinent, deviendroient le boulevard des priviléges de la nobleſſe & du clergé.

Sans cela, moi le fils des héros, moi qui tant de fois bravai le feu, le fer & l'acier, aurois-je fui comme un lâche, à la vue de quelques échappés des fauxbourgs S. Antoine & S. Marceau? Je ne vis plus que dans un

avenir qui me dévore ; que dira la poſtérité ?

Je me propoſe d'aller vous voir un de ces jours, & de vous porter un réchaud magique pour enflammer les eſprits.

Lettre de l'Abbé Maury.

Vous n'ignorez pas, trop malheureux ami, les priſes de gueule que nous avons, Mirabeau & moi ; c'eſt à qui vomira de groſſes paroles avec plus d'effort. Il oſe mettre ſa réputation en regard avec la mienne, lui qui, dans le même creuſet, diſſout l'or, la conſcience, l'honneur, & la probité.

Je le donne en cent mille au plus méchant des diables pour faire autant de mal qu'il en a fait, & je ſuis ſûr qu'il n'en viendroit pas au bout. Un peuple doux par lui-même devenu féroce ; un roi puiſſant par ſon nom réduit a n'être rien ; tous les leviers du royaume le plus fort, plus foibles que des roſeaux ; tous les états confondus ; toutes les loix ſans vigueur ; tous les grands ſans crédit ; tous les tréſors vuides ; toutes les troupes ſans ſubordination ; tous les parle-

mens ſans voix ; le vaſſal ſemblable à ſon ſeigneur, le prêtre autant que l'évêque, Dieu preſqu'un atôme ; voilà l'ouvrage du Comte, que les ſots déifient, que le palais-royal place avec ſon duc au-deſſus de l'empire ; du moins je n'ai point déſemparé le champ de bataille. Que n'ameutez-vous le peuple de Grenoble. Faites bien comprendre à l'homme aux groſſes lèvres la gloire qu'il acquerreroit s'il faiſoit la contre-révolution.

Tous vos corps ſemblent être ſous la glace, & tout le meſmériſme ne pourroit les ranimer, quoique l'évêque de Chartres nous conſeille ſans ceſſe l'uſage du baquet. Il croit que c'eſt un taliſman capable de tout guérir, & de remettre les choſes comme elles étoient.

LETTRE du ſieur MOUNIER à tous ſes Correſpondans.

EH ! comment diable voulez-vous qu'on faſſe, à l'aſpect d'une maudite lanterne, où tout ariſtocrate eſt toujours au momens d'être accroché ? Si la Polignac avoit voulu...... vous ſavez....,

mais que dire...... que de rage je l'enverrois ſe faire lanlaire, ſi je ne ſavois pas que cela lui feroit trop de plaiſir..... Ah ! que tous les tempêtes de l'univers emportent le décret qui diviſe les provinces. Il a mis contre mon projet plus des deux tiers de la province; l'on ne trouvera plus que quelques poignées d'ariſtocrates incapables d'agir.

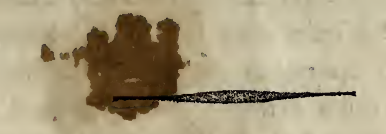
Il ne m'eſt reſté de toute la gloire d'avoir été député que celle de me voir conſpué dans tout le royaume, & ſur-tout à préſent que des princes même n'ont que des bras de laine pour me ſoutenir.

Tous les follicaires, mille fois pires que les maringoins, me piquent depuis la tête juſqu'aux pieds, & vous ne croiriez pas que les payſans même me regardent d'un œil de pitié ; & pour comble de maux, ma femme, qui veut faire la romaine, me fait enrager. Pendant trois nuits elle me rejette du lit nuptial, en me diſant qu'elle ne veut point coucher avec un lâche. Je vas, je viens, la tête me tourne; je vois les petits enfans qui diront dans le lointain : Il nous a déshonorés. Pourquoi fuyoit-il ? ...

Vous avez fui, vous Maury ; vous avez fui, vous d'Eprémeſnil; mais vous avez eu le cou-

rage de revenir. Vermont dit qu'il a desiré m'étrangler quand il a vu que ma fuite n'avoit aucun effet. Je crains que la religieuse de Montfleury ne soit indiscrette, & que je n'aie mal fait en vous donnant cette adresse. C'est un phénomene qui nonain se tait.

Cependant trois avocats de la province, à ma sollicitation, comme vous le savez, ont quitté le palais-royal, & sont allés se joindre au marais. Il est vrai qu'ils ont pour chef le frere de l'homme aux grosses lèvres. C'est une boule de glace dont vous ne tirerez pas grand parti. L'on me marque néanmoins que le fils du conseiller réformé travaille pour la cause commune. Quant à celui de la petite ville du Buis, c'est un pauvre haire, quoique les autres lui fassent sa leçon; & vous n'en tirerez parti que par assis & levé. Si je puis obtenir de me faire élire maire de Grenoble, je vous réponds de la contre-révolution.



*Lettre de Madame de...... religieuse de Montfleury, au pere B** religieux du même ordre, grand-vicaire de l'archevêque d'Embrun.*

Mon très-cher et révérend pere,

Je vas contre le secret que j'ai promis & vous envoie copie des lettres qui m'ont été adressées pour les remettre à M. Mounier; mais votre archevêque, m'a si fort recommandé de vous faire part de tout ce qui se passe, que j'ai cru que la volonté d'un prélat me dégageoit de ma promesse: nous sommes ici partagées pour les sentimens. Notre prieure est tellement infatuée de l'assemblée nationale, qu'elle ignore tout ceci. Je crains le renversement de notre maison, votre prélat m'offre chez lui un asyle; mais je sais la belle réputation avec laquelle une de nos dames, qui a resté chez lui deux ans, en est revenue. Je craindrois d'en faire une seconde édition qui seroit augmentée. Au reste, il va devenir si pauvre, soit par la suppression de sa pension, soit par la promesse de ses créanciers,

qu'il pourroit tout au plus offrir un verre d'eau. Que vont devenir les 600 liv. de penſion qu'il vous fait ? Je vous plains d'autant plus que vous avez un prieur qui vous perſécute. Je joins à mon paquet quatre ſauciſſons de notre fabrique. Vous m'obligerez ſenſiblement de m'envoyer quelqu'une des jolies eſtampes qui ſe trouvent, dit-on, à votre palais-royal. Vous adreſſerez le tout à la corbeille de Montfleury. J'ai donné des ordres pour qu'on me remette le tout en ſecret.

Vous trouverez dans le paquet copie de la lettre de M. Mounier à ſes correſpondans : s'il vous aviſoit de les communiquer à des amis, du moins ne me nommez pas. Vous voyez que le Mounier me ſoupçonne ; au reſte, il n'a pas tort, car j'ai pris copie du tout à ſon inſu.

---

*RÉPONSE du pere B**, jacobin, grand-vicaire de l'archevêque d'Embrun, à Madame de. . . . , religieuſe de Montfleury.*

PLAIGNEZ mon ſort ; les quatre ſauciſſons que vous m'avez envoyés, & que je deſtinois à quatre ſunamites de notre cher prélat, m'ont été eſcamottés : je ſoupçonne fort mon prieur d'avoir

fait ce tour de gibecière ; & ce qui me fâche le plus, c'eſt que je les avois annoncés à ces charmantes nymphes. Me voilà brouillé avec elles : je n'ai plus de prélat à leur procurer; le mien n'eſt plus ici; ceux qui reſtent ont la bourſe ſi mince, qu'ils ne peuvent plus fournir à leurs menus plaiſirs ; & moi qui étois ſi bien accueilli par ces tendres veſtales, aujourd'hui que je ne leur procure plus rien, elles ne veulent plus me recevoir. Le jour que je leur annonçai la perte de mes chers ſauciſſons, elles voulurent m'arracher les yeux, me chaſsèrent comme un poliſſon, & me défendirent de reparoître chez elles. Ma penſion n'eſt plus payée, & je ſuis ſans reſſource. Je me recommande à vos ſaintes prières.